

UN TOUT PETIT CAILLOU

ROMAN

Cendrine Varet

SYNOPSIS

À 83 ans et des poussières, le Petit Vieux, débordant de vie et d'amour pour son chien Alibi, est envoyé du jour au lendemain à la Mort De Rire, la MDR, autrement dit la Maison De Retraite. Hélas, dans cet établissement sous haute surveillance, les chiens ne sont pas admis. Le Petit Vieux se retrouve ainsi sans son fidèle compagnon, et avec pour voisine de chambre la vieille bique d'Al Zheimer et son canari. Victor, son fidèle kiné le suit à la trace et tente de lui prodiguer les meilleurs soins, tandis que débarque telle une fulgurance, Champa, une animatrice pétillante aux beautés mordorées.

Seulement voilà, le Petit Vieux n'a qu'une idée en tête : fuguer ! Et retrouver son vieux chien Alibi. Pour mettre toutes les chances de son côté, il va devoir ruser et se trouver quelques complices au sein de la maison de retraite...

O

De l'infini

Et tout commence

Le Petit Vieux a déplié son doigt fourchu, l'a tendu aux étoiles, et la Voie lactée a aspiré le vieil homme si délicatement qu'il a disparu de la surface de nos vies sans laisser la moindre trace, sans faire le moindre bruit, sans le moindre crissement de râle, sans la moindre rigole d'humidité au coin des yeux.

Sans le moindre rictus de regrets.

Aucun souffle n'a fait écho dans les plis de la montagne.

Un tout petit caillou se détacha de la paroi rocheuse, roula sur la terre friande, traversa les herbes rases d'un vert tendrement moelleux, ricocha dans l'opalescence d'une frêle cascade, sautilla par-dessus les petites pimprenelles et s'échoua aux pieds de la Petite Champa.

Le Petit Vieux était heureux.

Sa Petite Champa avait accompli des miracles.

Des myriades de miracles rien que pour lui.

On ne remercie pas les miracles.

I

Le soleil de la mort

Aujourd'hui on m'appelle le Petit Vieux, mais avant d'être vieux j'étais petit oui.

Quand j'étais petit, parce que oui je l'ai été c'est vrai tu peux me croire, les Vieux avaient l'habitude de mourir comme ils vivaient. Et là où ils vivaient. Seuls ou accompagnés. Chez eux ou sous les étoiles. Isolés ou entourés. Malheureux ou bien heureux. Oubliés avant l'heure ou retenus jusqu'à la dernière minute.

Malades ou en plein soleil. Dans leur sommeil de mort.

Le Petit Vieux porte son dos courbé comme l'ongle incarne le doigt insensiblement douloureux du diabétique de la chambre d'à côté. Le poids des ans n'a rien à voir là-dedans. Au contraire, plus les années passent, plus le Petit Vieux se sent léger. Il s'agit simplement d'une colonne vertébrale vertigineusement torsadée qui au fil du temps a pris des plis indéplissables. Une véritable courbure de virage en épingle. Ce n'est pas plus compliqué que cela. N'allez pas chercher plus loin, les ans ne lui pèsent pas. Au contraire, plus les années passent, plus il s'évapore, moins il se pèse. Il flotte autour du temps qu'il lui reste à vivre, il pense déjà son avenir comme un passé proche. Si proche déjà. Non, ce qui lui pèse, ce sont les autres, ce qu'ils font de la vie. Et la vie *ici* lui pèse. Mais pas celle d'avant, d'ailleurs.

La vie en retrait

Mon Alibi

Ici ça sent le vieux à tous les étages.

Ça sent la vieille peau qui pue.

La vieille popotte des cuisinières sous vide.

Ça sent la douche une fois par semaine.

Ça sent l'oubli.

Je connais les odeurs de toutes les urines. J'en ai les narines imprégnées imbibées comme un anonyme des incontinents. L'urine de celui qui s'oublie plusieurs fois par jour, celle oubliée dans les plis des chaussettes, celle collée aux rides du pantalon, celle que l'on dissimule sous le matelas, celle qui dégouline dans les savates, celle arrivée trop tard aux toilettes.

L'urine que l'on ne peut plus retenir.

Semblable aux souvenirs : ceux que l'on ne retient plus et tous ceux qui ne nous retiennent plus à la vie.

Je suis ici, dans cet établissement sous haute surveillance, depuis déjà bientôt dix mois. Ma détention provisoirement permanente. C'est sûr, « l'éternité, c'est long. Surtout vers la fin » comme le laissent supposer ces mots que se disputaient Kafka et Woody Allen.

Lorsque Victor, mon kiné depuis de nombreuses années désormais, est entré chez moi, là-haut dans ma montagne, il m'a retrouvé inerte sur le sol en bois de mon chalet. J'étais violet et froid comme la mort. J'étais étendu là depuis au moins deux nuits, cerné par *mon* urine. Un hors d'œuvre avant la maison de retraite, petit échantillon de ma vie à venir.

Mon Alibi était assis à côté de moi et me reniflait régulièrement les cheveux. Ça me chatouillait le crâne. Parfois il venait lécher mon oreille, ça me faisait frissonner et me tenait en éveil, en état de conscience. Ce chien avait dû apprendre les premiers gestes de secours dans une autre vie ! Il glissait le bout de sa truffe à l'intérieur de mon poing recroquevillé, en forçait le passage pour déplier mes doigts engourdis et raidis par le froid d'une mort proche, et la chaleur de son souffle se diffusait dans tous les plis de mon corps. Et à mon âge je peux te dire que ce ne sont pas les plis qui manquent... Mon pauvre Alibi en perdait haleine d'aboyer depuis deux jours. Mais pour qui ? Pour quoi ? Ses

jappements ricochaient sur les parois des montagnes pour se perdre, essoufflés et étouffés, au fin fond d'une crevasse. Te fatigue pas mon vieux, c'est la fin, c'est pas plus compliqué que ça. Ce qui m'ennuie le plus dans cette histoire c'est que je vais te laisser seul, tout seul ici, toi qui n'es même pas capable de dégoter le moindre moucheron à te mettre sous les crocs. Tu vas vite crever de faim mon pauvre vieux clébard. C'est pas comme ça que je voulais que ça se termine toi et moi. Ah ça non, tu peux en être certain ! Je ne t'ai pas sorti du chenil pour te laisser crever de faim, de soif et de désespoir tout seul dans la montagne. Quel maître indigne je fais là. Tout ça je te le dis dans ma tête et tu ne peux pas l'entendre. Ce fichu malaise m'a coupé la chique et j'arrive même plus à te parler pour te rassurer mon vieux.

Lorsque les secours sont arrivés, Alibi était allongé de tout son long sur mon corps alors presque sans vie, telle une couverture de survie, ultime rempart contre les assauts d'une mort lente mais cruellement certaine. En m'enveloppant ainsi de sa chaleur, Alibi était parvenu à me maintenir en vie et à sauver ma pauvre vieille carcasse. Y a pas à dire, un chien à poils longs c'est peut-être pénible à toiletter mais ça rend bien service le jour où vous êtes laissé pour mort sur le sol frigorifique de votre chalet.

Ils m'ont transporté en hélicoptère jusqu'à l'hôpital car pour venir chez moi c'est soit en âne soit en hélicoptère. Ils ont préféré un moyen de transport plus moderne, plus obéissant et plus rapide que l'âne. Plus coûteux aussi. C'est leur choix. Moi je n'étais pas pressé d'aller à l'hôpital.

Ils n'ont pas voulu prendre Alibi dans l'hélicoptère, « c'est pas hygiénique » qu'ils m'ont dit plus tard à l'hôpital quand je me suis réveillé. Quand je vois où ils m'ont mis aujourd'hui, je me demande ce qu'ils entendaient par « hygiénique ».

« Une dame de la SPA est venue chez vous pour récupérer votre chien. Pour le moment, il est à l'abri dans un chenil jusqu'à ce vous puissiez venir le chercher ; dans le cas contraire, il demeurera chez eux en attente d'une éventuelle adoption par des gens soucieux de son bien-être. »

Récupérer. Quel terme ignoble pour désigner mon vieil Alibi.

Des gens. Pouah, mais je les connais pas moi ces gens. Et Alibi non plus.

Et si je ne rentre pas chez moi, je vais où ? Hein, je vais où ? Je vous le demande, je vais où ?

Mon pauvre Alibi, c'est vraiment pas la vie que je t'avais choisie ça, pas du tout. Pardonne-moi mon pauvre toutou, je ne t'abandonne pas tu sais. C'est la vie qui nous abandonne.

À l'hôpital ils m'ont fait toute une batterie d'examens et ont trouvé un cancer, une tumeur au cerveau. Quand le médecin chef de service m'a dit que j'avais une « tumeur », j'ai d'abord entendu « tu meurs » et là je me suis dit qu'il allait vraiment trop loin ce petit con. Comment pouvait-il se permettre de me tutoyer ? Il avait au moins trente ans de moins que moi, un peu de respect pour les vieux tout de même !

Il m'a montré des clichés de l'IRM et là quand j'ai vu l'intérieur de mon cerveau, j'ai eu peur ! Je préférais nettement *La Terre vue du ciel* que mon cerveau vu de l'intérieur. Mais cette IRM m'a surtout permis de découvrir, bien trop tardivement je te l'accorde, que je possédais un cerveau ! Ce n'est pas rien pour un ancien flic de quatre-vingt trois ans de découvrir qu'il a un cerveau. J'ai failli en avoir une crise cardiaque oui !

Oui, je suis flic, enfin je l'étais. La Fouine qu'on m'appelait. J'ai quatre-vingt-trois ans et des poussières. C'est important les poussières à mon âge. Il n'y a d'ailleurs plus que cela qui compte. Je me prépare à devenir une petite poussière toute légère et translucide, mais si compacte qu'une fois installée dans l'œil du diable celui-ci ne pourra plus s'en débarrasser, même en se rinçant l'œil sur toutes les pépées à la ronde des enfers.

Je suis veuf. Et à ma connaissance, je n'ai pas d'enfants.

Et ici, dans l'établissement qui a choisi de m'héberger, on m'appelle toujours La Fouine. Mais on m'appelle aussi parfois le Petit Vieux. C'est mon deuxième prénom.

Voilà, je crois que vous avez fait le tour de moi. Tout est dit.

Ou presque.

Car le reste, ce qui vaut vraiment la peine d'être vécu et donc cité, je le vis actuellement. Je le vis sur le tard, sur le bien trop tard hélas. La cerise sur le gâteau. Mais la grosse cerise, plus grosse que le gâteau même.

Je suis un petit malin, j'ai gardé le meilleur pour la fin. *La* meilleure.

Si on m'avait dit un jour que je vivrais le meilleur de ma vie dans cette pourriture de maison pour vieux rabougris, je n'y aurais pas cru du tout. Mais pas du tout.

À l'hôpital, lorsque le médecin chef s'est approché de moi et qu'il a brandi les clichés de l'IRM sous mon nez, j'ai compris que j'avais une tumeur, « là, vous voyez la tu meurs ? ». Ah oui, la tumeur je lui dis...

Ben oui c'est vrai, il avait raison après tout quand on y pense, la tumeur c'est un cancer dont tu meurs le plus souvent. Si la vie n'est pas toujours bien faite, en revanche la langue française et le vocabulaire médical sont très bien faits. Et clairs. À portée de toutes les têtes.

L'équipe médicale m'a donc expliqué que je ne pourrais pas rentrer chez moi et m'a envoyé à la Mort De Rire, la MDR, autrement dit la Maison De Retraite.

Sans mon chien. Alibi.

Una vez se ama¹

Et ce sera toi.

Voilà comment, et ce bien malgré moi, j'ai atterri ici au milieu de toutes ces vieilles peaux de vaches toutes plus déprimantes les unes que les autres. Moi La Fouine, dit Le Petit Vieux, 1 mètre 87 et des poussières, grand pour son âge et malgré ce surnom ridicule, scoliotique, râleur, de beaux restes autour de l'os, yeux ambrés, reste de cheveux pour auréoler la tumeur, une mystérieuse étoile noire tatouée juste au-dessus de l'omoplate gauche, un petit diamant délicatement incrusté au creux du lobe de l'oreille gauche les semaines paires, de l'oreille droite les semaines impaires.

Lorsque je suis arrivé dans ma chambre qui désormais serait mon unique maison, le matelas était encore tout chaud du corps de mon prédécesseur, découvert mort ici le matin même. Bienvenue au Paradis ! J'ai installé le peu de vie que les secours avaient eu le temps d'emballer avant mon baptême de l'air : une brosse pour le peu de dents qu'il me restait, un caleçon court, un caleçon long, mon téléphone portable, mon ordinateur portable et mon casque audio. Sans oublier mon gilet-serpillière, mon poncho miteux jamais lavé en plus de vingt ans de bons et loyaux services et mes ignobles charentaises. La grande classe quoi !

Et comme je suis un vieux fouineur bien élevé, aussitôt installé dans ma nouvelle demeure je suis allé frapper à la porte voisine afin de présenter ma vieille carcasse. Son occupante a traîné sa savate jusqu'à moi, m'a serré dans ses petits bras d'oisillon déplumé et s'est présentée, fièrement dressée sur ses pointes de pieds.

« Bonjour Toi ! qu'elle s'exclame, gaie comme un pinson né la veille. Comment tu t'appelles ? Bonjour Toi, t'es mignon dis-moi ! Comment tu t'appelles Toi ?

- La Fouine, que je lui réponds.

- Ah mais ça dis-moi c'est un très beau joli prénom tout mignon ! J'adore les animaux. Moi, mon prénom c'est Al, m'informe-t-elle en versant son petit bec à mon oreille. Et mon nom c'est Zheimer. Je sais c'est pas facile à retenir, mais je sais que je m'appelle comme ça parce que j'ai entendu les infirmières parler de moi entre elles. Tout à l'heure, elles disaient, dans le couloir, avant d'entrer : *C'est toi qui t'occupes d'Al Zheimer aujourd'hui ?* »

Là-dessus, elle glissa sa main au fond de la poche de mon gilet XXL en me demandant :

¹ « On n'aime qu'une fois » en Espagnol.

« Dis, t'aurais pas une clope qui fait rire, et le p'tit coup d'gnôle qui va avec ? C'est pour mon canari, il déprime... »

Mais j'avais beau scruter les alentours, je ne voyais aucun canari... C'est qu'elle commençait même à me foutre la pétoche la vieille... Tiens, ça m'apprendra à être poli et vouloir faire le beau dans les étages.

« Dis donc ma petite Fouine c'est pas tout ça mais faut que je te laisse, j'ai du monde à manger ce midi. J'attends mes parents, ils devraient pas tarder... »

Là tu vois, toute Fouine que je suis, j'ai porté ma main derrière ma tête et j'ai commencé à gratter comme pour atteindre la couche profonde de mon cerveau et faire mes ingénieux calculs : la vieille avait au moins quatre-vingts piges et vu son état je n'osais même pas imaginer celui de ses parents... Je pense que ça faisait déjà un bon moment qu'elle les attendait, et que ça faisait longtemps que ses parents ne pensaient plus à elle...

Le midi, à la cantine, la vieille Al prenait sa tranche de jambon sous vide et la roulait dans du papier à cigarette pour la fumer tel un vieux cow-boy édenté. Du jambon-pétard qu'elle s'esclaffait, le jambon qui te fait pisser de rire dans la culotte que t'as pas !!! Elle engueulait les cantinières en réclamant son verre de lait Durex. « Voici votre verre de lait *Duralex* », s'empressait de rectifier la cantinière qui, elle, ne devait pas boire que du petit lait et n'avait pas dû voir un Durex depuis belle lurette.

Une fois servie, elle y trempait son dentier, l'égouttait dans d'amples gestes dont tout le monde pouvait profiter à la ronde et le remplaçait dans sa bouche. Puis tournait un œil malicieux vers son voisin de table et, dans un large sourire, lui souhaitait « Bon appétit mon Titi ! ».

Des visites ? Oh ça oui tu peux me croire, on est loin d'être seuls à la MDR : entre les soins de l'infirmière tous les matins à l'aube – même pas belle entre nous soit dit, fini le mythe de l'infirmière sexy moitié pin-up moitié femme fatale, à moins qu'ils ne les réservent aux patients plus vigoureux... – et cette manie qu'elle a de venir te tirer du lit avant le chant du coq comme si elle craignait que tu sois en retard — mais en retard de quoi, pour quoi ? —, entre la visite de Victor mon kiné — le plus sympa de tous mais il n'avait pas beaucoup de mérite entre nous soit dit —, entre celle du pédicure à l'haleine fétide dégoulinant sur mes orteils mycosés, entre les rendez-vous chez la coiffeuse hystérique dès qu'elle croisait sa silhouette dans le miroir – « mon Dieu je me demandais bien qui pouvait surgir ainsi devant moi ! » –, entre le téléviseur allumé sur cent-cinquante décibels vingt-sept heures sur vingt-quatre dans le hall central, entre l'animatrice montée sur ressorts qui pète le feu

du matin au soir, entre les visites de la bibliothécaire avec ses lectures soporifiques, spasmodiquement éructées, et les danses de balais des techniciennes de surface, ah ça oui tu peux me croire on n'est jamais seuls ici. On ne s'ennuie pas. Pas assez même. À tel point que je rêve de m'ennuyer ! Je me demande s'ils ne créent pas tout ce bruit en permanence, toute cette agitation par crainte que l'on ne s'endorme définitivement, que l'on parte pour nos grandes vacances éternelles plus tôt que prévu. Je me demande s'ils ne font pas tout ça autour de nous pour nous maintenir en vie le plus longtemps possible. Nous entourer en permanence avant que nous ne nous enfoncions dans notre solitude éternelle. Finalement je me demande s'ils n'ont pas plus peur de la mort que nous...

Lorsque ce jour-là l'infirmière est entrée dans ma chambre pour venir scruter les zones obscures de mon cerveau tumoral, j'avais les écouteurs reliés à mon ordinateur vissés à fond sur mes oreilles et j'écoutais une chanson de Lhasa, artiste précocement décédée d'une tumeur elle aussi.

*Una vez se ama, pues de una vez por siempre.
Si aún por breve tiempo estuvieras a mi lado,
Envuelto en mi rebozo, suspenso en mi beso,
Dejando tu cuidado entre flores olvidado.
Si aún por un momento estuvieras a mi lado.*

« On n'aime qu'une fois, et une fois pour toujours.
Si même pour un bref instant tu étais à côté de moi,
Enveloppé dans mon écharpe, suspendu à mon baiser,
Laissant oubliés tes soucis parmi les fleurs.
Si même pour un moment tu étais à côté de moi. »

L'infirmière a sauté sur mon lit telle une lionne affamée, et je me suis dit « ah enfin elle succombe à mes charmes et se laisse aller, c'est pas trop tôt ! », puis a secoué mes draps dans tous les sens, arraché mon casque en me hurlant au plus profond de mon cerveau que c'était pas bon du tout ça pour mon cancer du cerveau. Elle prenait soin de ma boîte crânienne comme s'il s'agissait de la boîte de Pandore qui allait lui exploser à la tête !
Non mais de quoi je me mêle !

Ma frétillance

La petite frétillait le champagne, c'était un vrai régal.

Une fois la grande asperge d'infirmière partie à l'autre bout du bâtiment, j'ai repris mes écouteurs, ouvert Google et j'ai tapé « Replay La Grande Librairie » de la semaine dernière. C'était la rentrée littéraire et comme chaque année il y avait la petite Amélie Nothomb et son dernier né, *Ma Frétillance*. Elle a du cran cette petite, moi je te le dis. Elle aime le champagne, ça se voit dans son regard, elle a l'œil qui pétille quand elle parle. Les idées fusent dans son cerveau comme la bulle se précipite en haut du verre lorsque tu verses ton champagne dans la coupe. Loin d'être bête la petite, elle a tout compris...

Nouvelle année littéraire, nouvelle rentrée, nouvelle formule pour le présentateur : celui-ci était en train d'expliquer aux téléspectateurs que désormais, à chaque fin d'émission, une rubrique intitulée « l'auteur-tiroir de la semaine » consacrerait quatre minutes et trente secondes à un auteur qui a vu son manuscrit refusé chez de nombreux éditeurs et destiné à demeurer éternellement au fond du tiroir de sa vie. Le présentateur expliquait également à son auditoire que sous la masse de manuscrits refusés qu'il recevait depuis de nombreux mois par ces auteurs anonymes, il pensait qu'il était de son devoir de sélectionner les meilleurs et de donner sa chance à un malchanceux, en lui permettant de s'exprimer sur son manuscrit, en proposant un extrait choisi et lu par lui-même, le bouche à oreille ferait le reste, les réseaux sociaux, un éditeur aux aguets. Ou le néant.

Ce soir-là c'était un auteur bien évidemment totalement inconnue surnommée Champa qui inaugurerait la nouvelle rubrique avec son manuscrit *Le Bonnet orange*.

Champa répondait au présentateur qu'elle faisait avec les mots ce qu'elle ne pouvait faire avec sa vie. Elle donnait vie à des vies, déroulait des kilomètres de bitume humain, distillait des années de personnages qu'elle aurait aimé connaître ou éviter, croiser ou rencontrer, ignorer, aider ou abattre. Elle incarnait tour à tour toutes ces vies qui s'échappaient du bout de ses doigts et des méandres de son cerveau tels des filets de glaise. Elle extirpait la substance humaine dans ce qu'elle peut posséder de plus sombre. Le meilleur ne l'intéressait guère. Le bonheur encore moins.

Et à la question : « Pourquoi commencer votre livre par le chapitre zéro ? », elle répondait en toute simplicité et spontanéité que si elle le pouvait elle recommencerait bien

sa vie à zéro, que seule l'écriture lui permettait de réaliser ce vœu, que lorsque nous naissons nous sommes bien contents que le zéro existe, et que de toute façon il faut bien commencer par zéro pour arriver quelque part. Que le zéro remplit agréablement les vides de nos vies. De lui tout peut partir, et de là tout peut arriver. Il est le début et la fin de tout. Il incarne à lui seul l'espoir et le désespoir, n'est-ce pas fabuleux ? Que serions-nous sans le zéro... ?

Le présentateur acheva cette nouvelle chronique par un avis tout à fait personnel de sa lecture de ce manuscrit en quête d'éditeur : « Ce roman aux allures de polar est tout simplement unique et inclassable. Il allie de manière subtile suspense purement réaliste, humour et fantaisie, horreur et poésie, tendresse. Champa est une magicienne des mots qu'elle transforme et à qui elle donne une nouvelle vie. On ne lit pas *Le Bonnet orange*, on le lit et le relit, et chaque lecture nous fait découvrir de nouvelles perles. La fin, bouleversante, ne pouvait pas être autre et pourtant elle vous frappe au cœur. Mais attention, si vous lisez ce roman vous risquez comme moi de ne pas avoir la patience d'attendre la prochaine œuvre de Champa qui, je l'espère, en écrira beaucoup d'autres.

Chers téléspectateurs, je vous remercie de votre fidélité, et vous propose de nous quitter sur un extrait du *Bonnet orange*, en attendant une nouvelle émission. À la semaine prochaine, merci, et très belle soirée. »

JE (NE) ME SOUVIENS (PAS)

Ma petite Princesse Évidence.

Mon petit Papa Bonheur.

Lorsque mon père est revenu, je savais que ce n'était pas le même, mais ce n'était pas grave.

Je savais que c'était un autre papa, un papa de substitution comme ils disent dans les dictionnaires, mais un vrai quand même. Un papa avec une grosse voix qui me faisait peur quand il s'énervait, un papa avec des grandes mains toutes chaudes pour garder les miennes à l'abri quand je n'avais pas de gants, des poils partout dans les oreilles pour retenir les secrets que je lui chuchotais, et quand je m'allongeais près de lui, que je posais ma tête sur ses cuisses, c'était plein de poils noirs rigolos que je voyais sortir de ses narines. Maman avait un petit nez en trompette et lui un gros nez-balayette, ils allaient bien ensemble.

Lorsque mon nouveau père est arrivé, j'étais toute petite, tellement petite que je ne tenais pas encore debout, je n'étais qu'un « titube » comme il disait, mais déjà mon petit bout de moi savait qu'il viendrait. Je ne me souviens plus de tout ça bien sûr, normal j'étais trop petite. Mais le cerveau a un cœur au fond de la tête qui se souvient de tout, même de tout ce qu'on ne peut pas retenir, même de tout ce qu'on oublie. Ça s'appelle la mémoire. La mémoire se souvient. Elle se souvient de tout, elle se souvient même quand elle oublie, ça aussi je

le sais. Elle garde tout. Retient tout. Retient tout en nous. Et elle stocke un peu partout, là où elle trouve de la place, et alors elle fait des traces dans le corps, des traits dans le cœur, des ronds dans l'âme, des spirales dans la personnalité, des petits points dans l'humeur, des tourbillons dans le caractère, que sais-je encore ?

Elle se souvient de tout ce qu'on oublie. Elle se souvient même de ce que la vie oublie.

Elle se souvient aussi de tout ce que j'ai oublié. Et ce n'est pas parce que j'ai oublié que ça n'a pas existé. J'ai oublié mais je sais. C'est pour ça qu'aujourd'hui je peux vous raconter tous ces débuts. C'est grâce à elle. Tout ça, c'est grâce à la mémoire du cœur de ma tête.

J'étais tellement petite que maintenant il est comme mon vrai papa, il a grandi avec moi, et c'est vrai, c'est toujours ce qu'il me dit :

« Ma petite princesse, c'est vrai que j'ai pas coupé ton cordon d'ombilic, mais c'est pas grave, l'important c'est la vie, la vie d'après. Notre vie d'ensemble, celle de tous les trois. Celle de tous les jours. Celle de tes premiers sourires, celle de tes premiers mots, celle du premier pipi au lit, celle de l'école et du premier chagrin d'école, celle des petites roulettes, celle des premiers bobos que je te mercure au chrome de tes écorchures, celle de nos papouilles et de tous nos bonheurs.

La vie de notre vie, c'est ça l'important ma petite princesse. Mon importance c'est toi, c'est l'évidence que tu as été dans ma vie dès que je t'ai prise dans mes bras. Et cette évidence que tu resteras à jamais. » »

Le sujet du manuscrit interpella immédiatement l'ancien flic que j'étais. C'était bien la première fois que quelqu'un m'interpellait !

Je pris mon téléphone, composai le numéro de la rédaction de l'émission, me fis passer pour un quelconque conseiller éditorial d'une quelconque petite maison d'édition en devenir à la recherche d'une perle rare et, en deux temps trois mouvements, obtins une copie PDF du précieux manuscrit.

La manière dont cette petite bonne femme avait présenté son roman m'avait touché, moi le mariole de service, mais ça, je ne le dirais pas.